

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

XIV

Il alla droit au débarcadère, il ne lui fallut qu'un instant pour reconnaître le canot vert à liseré blanc.

Don Luis descendit et s'assit dans la chambre du canot. Le tio Perico largua l'amarro et prit les avirons.
— Remontons-nous ou descendons-nous? demanda t-il.
— Nous descendons, dit le jeune homme.
— J'aime mieux cela, répondit le tio Perico en riant; où allons-vous?



Oregano était assis au milieu du brûlé, sur un crâne de bœuf desséché, et fumait un excellent puro.

« Un grand vieillard, assis à l'arrière, fumait philosophiquement son cigare.

Le jeune homme s'arrêta devant lui.

L'autre releva la tête et regarda.

— Tio Perico, lui dit don Luis, c'est moi.

— Ah! fit le vieillard, nous partons?

— Tout de suite, s'il est possible.

— Valga me Dios! rien n'est plus facile.

Il se pommoja sur l'aussière qui amarrait le canot, et l'accosta contre l'escalier de l'embarcadère.

— Embarque en double, dit-il.

— Je vous arrêterai.

— Suffit, mon maître, c'est compris.

Don Luis prit la barre du gouvernail, le tio Perico saisit les avirons et le canot déborda.

Bientôt il se trouva en plein courant et descendit rapidement la rivière, laissant Urès bien loin derrière lui.

Un seul mot ne fut plus prononcé entre les deux hommes.

Don Luis songeait; le tio Perico probablement ne songeait à rien; ou s'il pensait à quelque chose c'était, sans doute, au bon pourboire qu'il ne pouvait manquer de recevoir pour la peine qu'il prenait en ce moment; toute expédition mystérieuse devant suivre la coutume se payer, ouïr.

XV

Le Palo Quemado est une assez large clairière, ou plutôt un « brûlis » pratiqué de mains d'hommes au milieu d'un bois assez touffu, situé à un quart de lieue tout au plus de la ville d'Urès, sur le chemin du Rincon.

A neuf heures précises, Oregano ainsi que cela avait été convenu la veille au Velorio de las Palomas, était assis au milieu du brûlis, sur un crâne de bœuf desséché et fumait un excellent puro, tout en regardant attentivement si ses compagnons n'arrivaient pas.

Son cheval attendait lui aussi attaché par un lazo au tron d'un jeune mahogany.

L'attente de l'Indien ne fut pas longue.

Bientôt, dans quatre directions différentes, il vit poindre un cavalier arrivant au galop de chasse.

Presque aussitôt ces cavaliers se réunirent, formèrent un seul groupe et pénétrèrent dans la clairière.

Ils mirent pied à terre et vinrent saluer Oregano, avec de grandes protestations d'amitié.

Les quatre bandits avaient revêtu des costumes de Rancheros, fort propres mais qui rendaient encore plus sinistre l'expression féroce de leurs traits.

— Nous voici à vos ordres, señor, dit el Tunante, et prêts à entendre les communications qu'il vous conviendra de nous faire.

— Je vous remercie de votre exactitude, señores, elle est d'un bon présage, pour le coup de main que nous allons exécuter, répondit Oregano avec importance; mais ce n'est pas moi qui dois vous apprendre ce dont il s'agit, c'est le maître: il a tenu à vous instruire lui-même.

— Tant mieux, dit el Tunante, il est préférable de recevoir des ordres directs, cela évite les malentendus.

— Le maître tardera-t-il longtemps à arriver? demanda el Pinguillo.

— Je ne le crois pas, il sait mieux que nous ce qu'il convient de faire; attendons donc.

— Soit, répondirent les bandits, attendons.

Ils allumèrent leurs cigares et se dispersèrent dans la clairière en se promenant silencieusement.

Soudain le bruit d'une course rapide se fit entendre au loin et se rapprocha de plus en plus de l'embuscade.

Les bandits se dissimulèrent derrière les buissons et explorèrent la route, peu distante de l'endroit où ils se tenaient.

Bientôt ils aperçurent un cavalier de bonne mine suivi à quelques pas en arrière par un serviteur.

Les deux cavaliers, le maître et le serviteur passèrent devant la clairière sans même y jeter un regard; bientôt ils disparurent à un tournant de la route.

— C'est un voyageur! dit piteusement el Tunante.

— Quelle bonne occasion perdue! murmura Fracaso avec un soupir de regret.

— D'autant plus qu'il semblait riche, dit el Pinguillo.

— Carai! grommela el Aburrido, c'est n'avoir pas de chance.

Et tous quatre reprirent mélancoliquement leur promenade.

Une demi-heure s'écoula ainsi.

Les bandits commençaient à s'impatienter.

Un nouveau bruit se fit entendre, il était un peu plus de neuf heures et demie.

— Les voici, dit Oregano en se levant.

— Comment les voici? se récria el Tunante.

— Silence! dit péremptoirement Oregano.

En ce moment, deux cavaliers bien montés, pénétraient dans la clairière.

L'un, celui qui galopait en avant, était enveloppé dans un manteau militaire et portait un masque de velours noir sur le visage, l'autre avait le visage découvert: c'était Peters Batt, le Prussien.

Les deux cavaliers firent halte au milieu de la clairière.

Après avoir silencieusement salué les bandits, le cavalier masqué, se tourna à demi vers Peters Batt, et d'un geste il lui ordonna de parler.

L'espion mit alors pied à terre, et se plaçant au milieu des bandits, il leur expliqua avec les plus minutieux détails ce que leur maître attendait d'eux.

— Je vous accompagnerai, dit-il en terminant, je vous commanderai, vous n'obéirez qu'à moi; avez-vous bien compris?

— Parfaitement, d'ailleurs vous serez là, répondit Fracaso.

— Maintenant, reprit Peters Batt, afin de vous prouver qu'il ne veut pas vous tromper, mon maître me charge de vous remettre cinq onces d'or à chacun; mais il espère que vous ferez bravement votre devoir, s'il faut en venir aux coups.

— Vous pouvez compter sur nous, dit Fracaso.

— Quant à la somme qui vous a été promise, ajouta le Prussien, vous la toucherez intacte et complète après le succès.

— A la bonne heure, voilà qui est s'expliquer en bon espagnol, bien que l'accent soit tant soit peu tudesque; dit en riant el Aburrido en empochant ses cinq piastres.

— Oregano, dit Peters Batt lorsque la distribution fut terminée, vous viendrez avec nous, vous connaissez les localités, vous nous servirez de guide.

— Rapportez-vous-en à moi pour que les choses soient bien faites, dit Oregano avec suffisance.

— Mais, où cacherez-vous nos chevaux? demanda Fracaso toujours prudent.

— Que cela ne vous inquiète pas, dit Oregano, je connais un endroit où ils pourraient rester cent ans sans être découverts.

— Alors, je n'ai plus rien à dire, fit le bandit satisfait.

— Êtes-vous prêts, coballeros? demanda Peters Batt.

— Quant il vous plaira, répondirent-ils d'une seule voix.

— Surtout pas d'armes à feu! dit le Prussien.

— L'ami Oregano nous a prévenus, nous n'en avons pas, répondit el Tunante.

— Eh bien, alors, à cheval!

Tandis que les bandits se mettaient en selle, Peters Batt eut une courte conversation avec le cavalier masqué. Cette conversation avait lieu naturellement à voix basse, elle semblait assez animée, elle se termina par ces mots prononcés respectueusement par Peters Batt:

— Je ne bougerai pas, non, Excellence, quoi qu'il advienne, j'attendrai votre signal.

Peters Batt monta alors à cheval à son tour, il se mit à la tête de la petite troupe, et après avoir salué le cavalier masqué, toujours immobile, il cria:

— En avant!

Et toute la bande s'éloigna au galop de chasse.

Le cavalier masqué regarda l'heure à sa montre.

— Onze heure moins le quart; c'est bien, murmura-t-il. Ils seront là-bas à onze heures et quelques minutes, il faut leur laisser le temps de se placer, rien ne me presse; j'arriverai à onze heures et demie, ce sera le bon moment, l'heure à peu près commence la Siesta.

Il sourit sous son masque, s'enveloppa de nouveau dans son manteau et après avoir enlevé son masque, il quitta à son tour la clairière, mais au petit pas de son cheval, qui, excité par la course précédente, rongait son frein avec impatience et essayait de prendre une allure rapide, mais il était vigoureusement tenu en bride par son cavalier et contraint bon gré, mal gré d'obéir.

Cependant, don Luis descendait rapidement le courant du Rio Sonora.

Déjà, depuis quelques minutes, les dernières maisons de la ville avaient disparu dans un coude de la rivière, lorsque le tío Perico, sans doute fatigué de garder le silence, dit tout à coup à son passager :

— Señor, la personne qui vous a adressé à moi, vous a-t-elle dit que j'étais un bon compagnon ?

— Elle m'a dit que vous étiez un homme sûr à qui je pourrais me fier, répondit don Luis.

— Je suis aussi un vieux soldat, señor, et pour soutenir une bonne cause je pourrais encore me servir agréablement de mon fusil et de mon machète; voyez, ils sont là, sous mes pieds, dans le fond du canot, sans compter ma navaja, que vous voyez passée dans ma faja.

— Ah ! ah ! fit don Luis en regardant avec attention ses traits intelligents et honnêtes; est-ce que cette personne vous a dit quelque chose ?

— Rien, sinon que peut-être vous auriez besoin de moi; alors j'ai pris mes armes.

— Ah ! cette personne vous a dit cela ? vous ne craindriez donc pas de faire le coup de feu ?

— Moi ? ce serait un plaisir; mais dans une bonne cause, bien entendu, sans cela, non !

— Allons, je vois que vous êtes un brave homme, tío Perico; ainsi, si je vous prenais à mon service, vous accepteriez ?

— Sans hésiter, seigneurie ! je vous connais, vous êtes le riche Platero des Portales; je sais que vous êtes bon et serviable pour les pauvres gens comme moi et d'autres.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, tío Perico, c'est convenu, je vous prends à mon service pour aujourd'hui.

— Meroi, seigneurie, dit vivement le vigoureux vieillard, vous verrez que je ne suis pas manchot.

— Je n'en doute pas, répondit-il en souriant, mais je vous avertis que peut-être la besogne sera dure.

— Bon, j'en ai vu bien d'autres.

— Je m'en doute, je vous donnerai donc...

— Halte-là, seigneurie, pas d'argent entre nous s'il vous plaît; je ne vends pas mon sang, vous m'indemnisez du temps que j'aurai employé avec vous, je ne vous demande pas autre chose.

— C'est bien, ne faisons donc pas de marché entre nous, je préfère cela, je fais ce que j'aurai à faire,

— Ainsi, c'est dit, Seigneurie ?

— Oui, c'est convenu entre nous.

— Très bien; maintenant, où allez-vous ?

— Chez moi, au...

— Au Rincon, je connais l'endroit, j'y ai souvent fait des pêches miraculeuses, le poisson y abonde; laissez-moi faire, nous débarquerons sans être vus ou entendus, je vous en réponds.

— Tant mieux, je tiens à arriver à l'improviste.

— Alors vous serez servi à souhait.

Le batelier commença alors peu à peu à quitter le centre de la rivière en appuyant de plus en plus sur la gauche; en quelques minutes, il manœuvra si bien, qu'il se trouva côtoyer les bords de

la rivière; soudain le canot disparut sous un fouillis de verdure, en apparence inextricable, mais sous lequel il s'avancait très à l'aise.

Tout à coup le batelier lança sa gaffe, accrocha une branche et accosta la rive.

— Nous sommes arrivés, dit-il.

— Comment, déjà ! s'écria don Luis avec surprise.

— Nous sommes chez vous, Seigneurie, à deux cents pas tout au plus de votre maison.

— C'est singulier, je ne reconnais nullement cet endroit.

— Parce que vous ne vous enfoncez jamais dans les taillis.

Don Luis sauta à terre; le tío Perico en fit autant, après avoir solidement amarré le canot; le vieux soldat n'avait eu garde d'oublier ses armes.

Les deux hommes marchèrent pendant quelques instants dans d'épais fourrés, mais bientôt les buissons s'écartèrent, et, au bout de dix minutes, ils se trouvèrent presque subitement à dix pas à peine de la maison.

Don Luis prit un revolver de chaque main, et après avoir fait signe à tío Perico de le suivre, il s'élança en courant.

Les dames venaient de passer dans la salle à manger en compagnie d'un jeune homme; elles poussèrent un cri d'épouvante en voyant pénétrer brusquement deux hommes armés dans la pièce où elles étaient; le jeune homme s'élança devant elles pour les protéger.

Mais aussitôt ils reconnurent don Luis.

— Mon Dieu ! s'écria dona Mercedes, que se passe-t-il donc ?

— Dieu soit loué ! s'écria don Luis avec joie, j'arrive à temps.

— Parlez, don Luis, au nom du ciel, vous me faites trembler !

— Rassurez-vous, chère amie, un bandit a ourdi une hideuse machination contre vous; mais Dieu a permis que j'arrive à temps, et il ajouta en se tournant vers le jeune homme debout près de lui, je compte sur vous, Fabian ?

— Pardieu ! répondit celui-ci, je le crois bien; quelle bonne idée j'ai eu de venir aujourd'hui.

No perdons pas de temps, dit don Luis, préparons-nous à nous défendre.

— Tiens ! mais Pablo, mon domestique, avait raison à ce qu'il paraît.

— Que voulez-vous dire ?

— Il m'a dit avoir aperçu cinq bandits embusqués au Palo Quemado.

— C'est cela même; je suis bien renseigné, ils attendaient leurs complices, cela nous donne du temps; il est neuf heures et demie, il ne seront pas ici avant onze heures ou onze heures et demie, nous avons le temps, déjeunons.

Il frappa sur un timbre.

Cuchillo parut.

— Servez, dit-il.

Et, se tournant vers le batelier debout et immobile près de la fenêtre.

— Laissez vos armes là, tío Perico, dit-il, vous les y retrouverez quand il en sera temps, et comme Cuchillo reparaisait tenant un plat entre ses deux mains : « Mozo, » lui dit-il, conduisez ce brave garçon à la cuisine et faites-le déjeuner avec vous; ah ! déjeunons en même temps que nous, j'aurai besoin de vous tous bientôt, surtout servez promptement.

Le déjeuner commença.

Alors tout en mangeant don Luis raconta aux dames et à

son ami qu'une heure auparavant il avait vu entrer chez lui, en secret, don Guilhem d'Azagra l'Alcade Mayor, que celui-ci l'avait averti, en confidence, d'un complot ourdi contre lui par un homme puissant qui aimait sa femme et ne pouvant réussir à la séduire, avait résolu de l'enlever; afin qu'il lui donna les plus grands détails sur ce complot dont la réalité lui fut alors démontrée. Que, sans doute, l'Alcade lui aurait révélé bien d'autres choses encore si on ne l'avait pas averti lui, don Luis, que le général de Tordesillas était au magasin et le demandait; don Luis s'était hâté de faire évader l'Alcade par la porte dérobée et il était descendu au magasin; il rapporta sa conversation avec le général et comment il avait acquis la certitude que l'auteur de ce complot était le général lui-même.

— Que faire? demanda dona Mercedès rouge d'indignation.

— Donner une leçon sévère à ce misérable! s'écria don Luis.

— Le tuer comme un chien! ajouta don Fabian.

— Ce soin me regarde, dit don Luis d'une voix sombre.

Le repas était terminé; il avait duré à peine vingt minutes.

Don Luis engagea les deux dames à se retirer pendant quelques instants.

— J'y consens, dit dona Mercedès, mais à l'heure du danger je veux être auprès de toi, dit-elle avec résolution.

— Tu y seras, lui dit don Luis en l'embrassant.

— Merçi, reprit-elle.

Et elle sortit entraînant Carmen qui voulait absolument rester près de son frère.

— Mon cher Fabian, dit don Luis à son ami, dès qu'ils furent seuls, une lutte terrible aura lieu entre don Lope et moi; un des deux mourra; don Lope est puissant, un ennemi redoutable; j'ai réfléchi, peut-être vaudrait-il mieux que vous partiez.

— Mon cher Luis, répondit fièrement le jeune homme, si je ne comprenais pas pourquoi vous me parlez ainsi, je ne vous le pardonnerais de ma vie, car ce serait la plus grave insulte que vous puissiez me faire; vous me connaissez, je suis ici et j'y resterai quoi qu'il arrive.

— Pardonnez-moi, dit don Luis en lui serrant la main, qu'il ne soit plus question de cela entre nous.

— Bien, je vous retrouve, merci; occupons-nous de nos préparatifs.

— C'est cela, votre domestique est-il sûr?

— Pablo est mon frère de lait, il est brave et dévoué, il se fera tuer sans reculer d'une semelle.

— Bon, nous allons passer la revue de notre armée.

Il toucha un timbre, Cuchillo entra.

— Appelez Patricio Casal et rendez vous ici avec lui, Pablo le domestique de don Fabian et le vieux batelier qui est arrivé avec moi, hâtez-vous.

Cuchillo sortit.

— Peut-être serai-je obligé de vous demander asile pendant quelques heures? reprit Luis.

— Pour tout le temps qu'il vous plaira, mon ami, s'il le faut nous soutiendrons un siège, je ne manque pas d'hommes braves et dévoués là-bas; notre ennemi ne nous tient pas encore; Santa-Lucia a déjà soutenu un siège contre les Espagnols pendant la guerre de l'Indépendance, nous verrons.

— Bravo, alors bataille!

— Bataille! répéta don Fabian.

Les domestiques entrèrent et se rangèrent respectueusement sur une seule ligne.

— Mes amis, dit nettement don Luis, je sais de source certaine que, avant une heure, une troupe de bandits commandés par le général don Lope de Tordesillas, gouverneur de la Sonora, doit envahir à main armée ma demeure, dans le but d'enlever dona Mercedès ma femme et votre maîtresse; les bandits seront au nombre d'une dizaine peut-être; comme votre vie à tous m'est précieuse et que je ne veux pas vous exposer à la perdre dans une querelle qui me regarde seul, je vous ai réunis pour vous annoncer que, résolu à me défendre avec l'aide de don Fabian de Salazar, mon ami, je vous rends votre liberté et je vous engage à veiller à votre sûreté immédiatement.

— Comme cela ne s'adresse pas à moi, dit le tio Perico en saisissant son fusil, je reste.

— Moi, je n'abandonnerai jamais mon frère de lait, dit Pablo, donc je reste.

— Ah ça! s'écria Patricio Casal avec colère, dites donc, vous autres, vous croyez Cuchillo et moi assez lâches et assez ingrats pour abandonner nos maîtres, sangre de Dios! si je le pensais!

— Bien parlé, dit Cuchillo à son tour, je suis bien malheureux que notre maître que nous aimons tous, suppose que nous sommes capables de l'abandonner.

— Je ne suppose pas cela, mes enfants, mais mon devoir m'ordonnait de vous parler ainsi.

— Ah! fit Cuchillo en riant, pardon, Seigneurie, mettons que je n'ai rien dit, ni Patricio Casal non plus, nous restons!

— Voilà! ponotua Patricio Casal; six hommes résolus sont bien forts, surtout quand le bon droit est de leur côté.

— Bien parlé, mes enfants! s'écria don Luis, nous montrons à ces bandits ce que nous savons faire.

— Oui, reprit Patricio, il est plus facile de tirer sur un bandit que sur un daim.

Les dispositions furent prises aussitôt; comme on ignorait le plan de l'ennemi, toutes les forces furent concentrées dans l'intérieur de la maison; seul, Patricio Casal resterait dans sa logette pour introduire le général, cela fait, il fermerait la grille, mettrait la clef dans sa poche, il accompagnerait le général pour l'annoncer; puis il irait rejoindre ses camarades; ensuite on agirait selon les circonstances.

Tout cela bien convenu, on passa à la distribution des armes, heureusement il n'en manquait pas.

Les machètes, les fusils, les revolvers furent distribués avec les munitions nécessaires, puis les domestiques embusqués sur les trois faces de la maison; celle donnant sur la rivière n'ayant pas besoin d'être surveillée, l'ennemi venant par terre; puis, dès que les bandits paraîtraient, les domestiques se réuniraient sur un seul point pour leur faire tête.

Les choses ainsi arrangées, les domestiques se rendirent à leur poste, Patricio Casal retourna à sa logette et don Luis alla retrouver les deux dames.

Toutes deux étaient tristes mais résolues; elles avaient abondamment pleuré; ce tribut payé à leur organisation féminine, elles s'étaient redressées fières et vaillantes; dona Mercedès, si douce, si calme d'ordinaire, semblait transfigurée, c'était une Lionne.

Don Luis lui expliqua le plan qu'il avait conçu et qu'elle devait exécuter; elle y applaudit et se déclara prête à le suivre de point en point.

Quand à dona Carmen ce fut autre chose, don Luis fut presque obligé de se fâcher pour la contraindre à obéir et à rester

cachée dans son appartement ; elle ne voulait pas se séparer de Mercedes malgré les prières de celle-ci et celles de son frère.

Don Luis fut obligé de lui donner sa parole qu'il la ferait descendre lorsqu'il en serait temps, alors elle consentit à entendre raison.

— Charmante petite folle, ajouta-t-il, profite du temps qui t'est laissé pour te débarrasser de ce déguisement qui n'est plus nécessaire.

— Comment, cher Luis, se récria donc Mercedes, vous voulez.....

— Il le faut, chère Mercedes, dit sévèrement don Luis.

— J'obéirai, mon frère, répondit doucement la jeune fille.

Quant à dona Mercedes, elle frémit, car elle comprit que quelque chose de terrible allait se passer.

Don Luis, après avoir tendrement embrassé sa sœur, la laissa seule procéder à sa nouvelle toilette, et il descendit en faisant signe à sa femme de le suivre.

Il était temps.

A peine avaient-ils quitté l'appartement que l'on sonna à la grille.

Don Luis entre-bâilla doucement un store et regarda.

Il reconnut le général don Lope de Tordesillas.

Le général était seul.

— Où sont les autres ? murmura don Luis.

Et après avoir dit à sa femme, dans un baiser, ce seul mot courage ! il la poussa doucement dans le boudoir où elle se tenait d'ordinaire.

Cependant Patricio Casal avait ouvert la grille.

Le général entra.

— Quo désire Votre Excellence ? demanda respectueusement le gardien.

— Parler à la Sonora dona Mercedes Perez, répondit le général, ne demeure-t-elle pas ici ?

— Si, Excellence, répondit Patricio Casal qui avait refermé la grille à double tour et mis la clef dans sa poche. Qui aurai-je l'honneur d'annoncer à ma maîtresse ?

— Le général don Lope de Tordesillas, gouverneur de l'État de Sonora.

Patricio Casal salua respectueusement.

— Votre maîtresse est-elle seule ?

— Toute seule, Excellence, le senor don Luis Perez est à Urès.

— C'est bien, dit-il en mettant pied à terre, conduisez-moi.

— Un seul instant, Excellence, le temps de mettre ce magnifique cheval à l'écurie.

— Faites, dit le général.

Le gardien conduisit l'animal à l'écurie, dont il eut soin de fermer la porte et d'emporter la clef, comme il avait fait pour la grille.

Le général ne s'aperçut de rien.

Patricio Casal le précéda, et d'une voix retentissante il annonça :

— Son Excellence le général don Lope de Tordesillas, gouverneur de Sonora.

Et il sortit.

Le général jeta un regard investigateur autour de lui ; dona Mercedes était seule.

— Senora !... dit-il en saluant respectueusement.

— Qui me procure l'honneur de votre visite, senor ? répondit-elle en retirant sa main que le général voulait baiser.

— Et elle lui indiqua un siège assez éloigné.

Le général feignit de se méprendre, et il s'assit à côté d'elle, sur le divan sur lequel elle se trouvait ; la jeune femme se leva d'un bond, et la rougeur de la honte au front :

— Quo signifient ces manières de « carretero ! » — charrotier, — dit-elle avec indignation, à qui croyez-vous donc parler ?

— Voyons, chère enfant, dit le général qui voulait en finir tout de suite, pourquoi vous montrer si farouche ?

— Senor, si mon mari...

— Au diable votre mari ! il est bien tranquille dans sa boutique ; ne nous occupons pas de lui plus qu'il ne s'occupe de nous.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria-t-elle avec hauteur.

— C'est-à-dire, chère petite, reprit-il avec fatuité, que vous êtes délicieusement belle, que je vous aime à la folie et...

— Vous m'insultez, senor ! dit-elle, toute tremblante de colère.

— Bah ! pourquoi ces grandes phrases, venez vous asseoir près de moi, je brûle de vous embrasser ; sur mon honneur ! vous êtes adorable et je vous adore.

— Je n'en entendrai pas davantage, senor, je vous laisse si vous...

Le général éclata de rire.

— Vous êtes folle, chère enfant : toutes ces manières de grande dame ne sont plus de saison ici, vous êtes en mon pouvoir.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1^{er} Janvier 1882 — (No. 106.)

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME.

XXIII

Ce jour-là, précisément, il y avait un grand dîner suivi d'un bal chez la marquise de Chevonceux.

Les intimes de la maison qui avaient flairé le mariage de Max, étaient ravis de leur pénétration, et, quoique cela ne fût pas officiel, ils allaient de groupe en groupe annonçant que c'était un dîner de fiançailles, en grand secret, toujours.

Deux heures du matin venaient de sonner.

Le silence se rétablissait dans les vastes salons tout à l'heure encore si tumultueux, on entendait plus que par moments les voix de quelques joueurs retardataires.

Le vicomte de Tressang et son père vinrent prendre congé de madame et de mademoiselle de Chevonceux.

Henriette était radieuse.

Elle tendit sa main à Max en lui jetant un tendre regard. Mais au moment où le vicomte s'inclinait pour baiser la main qu'on lui présentait, le souvenir de Louise l'envahit si fort, que laissant tomber la main d'Henriette, il s'inclina froidement et sortit, indigné contre lui-même, contre ses irrésolutions et sa lâcheté.

Le comte ne s'était aperçu de rien.

— Quoi ! se disait Max, tandis que la voiture roulait à pi

dement vers l'hôtel ; quoi ! j'épouserais, parce qu'elle est riche et que je n'ai rien, cette grande fille qui me déplaît, qui achète on moi un esclave, tandis que j'aime une autre, une pauvre jeune fille que mon amour a perdu peut-être, pour laquelle j'ai été comme un mauvais génie !

Non, je le sens, ce mariage ne se peut ; j'ignore ce qui a pu éloigner Louise, mais le motif doit être honorable ; elle m'aimait. Je la chercherai mieux que je n'ai fait jusqu'à ce jour, je la retrouverai, elle sera ma femme.

Et cependant je me suis laissé malgré moi engager si avant qu'une rupture désormais est un éclat, un ridicule.

Qu'importe, l'existence que je mène est affreuse, et demain, oui, demain elle aura un terme, à tous risques.

Il était dans cette disposition d'esprit en descendant de voiture. Un domestique le prévint qu'un de ses amis l'attendait depuis neuf heures du soir.

Max franchit rapidement les degrés. En apercevant Clodomir, il devina.

— Où est Louise ? s'écria-t-il.

— Elle est bien malade, dit Clodomir.

— Mais où, où ?

Clodomir raconta ce qu'il avait vu et ce qu'il avait fait.

— Oh ! tu es un noble cœur, toi, dit Max en lui serrant énergiquement la main ; moi, je ne suis qu'un lâche ; mais je vais tout réparer.

— Que veux-tu faire ?

— Tu le sauras après ; attends-moi ici, ce ne sera pas long.

Et Max courut vers l'appartement de son père.

Le comte de Tressang, avant de se coucher, était en train de combiner pour Max une affaire avantageuse qui devait lui rapporter au moins quinze ou vingt pour cent.

— Mon père, dit Max d'une voix ferme malgré son émotion, mon père, je vous ai trompé. — Je ne puis être le mari de mademoiselle de Chevonneux.

— Monsieur, monsieur, dit le comte en se levant livide de colère, il est trop tard maintenant pour réfléchir, vous êtes engagé maintenant, il faut marcher en avant.

— Mon père, c'est impossible.

— Prenez garde, dit le comte, prenez garde ! je puis, monsieur, vous briser comme un verre si vous refusez de m'obéir.

— Croyez bien, mon père, ce n'est pas sans un profond chagrin que je brise vos projets d'avenir ; mais, je dois à l'honneur, je me dois à moi-même d'épouser la femme que j'aime, et quoi qu'il arrive je l'épouserai.

— Et quelle est cette femme ?

— Une jeune fille belle et vertueuse.

— Son nom, son nom ?

— Elle vous est inconnue, mon père, c'est une ouvrière.

— Louise Blain ?

— Ah ! dit Max indigné, vous la connaissiez ?

— Oui je la connaissait.

— C'est vous alors, mon père, c'est vous ?...

— C'est votre maîtresse, alors, que vous voulez épouser.

— Je vous jure, mon père...

— C'est bien, dit le comte dont la colère croissante ne se contenait plus, vous êtes décidé à ne pas m'obéir !

— Croyez, mon père...

— Alors, monsieur, sortez, sortez de mon hôtel ; je vous chasse, je vous renie, vous n'êtes plus mon fils ; vous êtes ruiné, vous n'avez rien, entendez-vous, plus rien. N'attendez rien de

moi, vivez comme bon vous semblera ; mais, avant tout, oubliez que vous avez pour père le comte de Tressang. — Avez-vous réfléchi ? est-ce un parti bien pris ?

— Je suis décidé, mon père.

— Alors, quittez l'hôtel à l'instant, voici le comte menaçant.

— Max s'inclina et sortit.

Une heure après, il quittait l'hôtel avec tout ce qui lui appartenait ; Clodomir l'accompagnait.

XXIV

Les domestiques de l'hôtel de Tressang ignorait complètement ce qui s'était passé entre le père et le fils ; le lendemain matin le comte, en apprenant le départ de son fils, feignit une profonde surprise, mais néanmoins laissa entendre à son valet de chambre que Max était parti pour ses terres de Bourgogne.

Tout fut donc pour le mieux durant quelques jours.

Mais la livrée est indiscret, la livrée veut savoir ce que cache le maître, la livrée ne prend pas toujours pour vrai ce qu'on veut bien lui dire et devine souvent.

Les circonstances furent rapprochées ; l'arrivée de Clodomir, son insistance, un nom de femme prononcé très-haut, entendu par le groom du vicomte, quelques paroles recueillies auparavant par les valets qui servaient la table, le bruit d'une discussion violente qui était arrivé aux oreilles de la lingère.

La vérité fut à peu près connue, le resto deviné ; de maison en maison, le bruit du départ de Max arriva aux oreilles d'Henriette, qui commençait à trouver au moins singulière l'absence prolongée de Max.

Mademoiselle de Chevonneux entra d'abord dans une horrible colère dont la pauvre marquise eut à supporter tout le poids ; puis elle se livra au désespoir, désespoir si violent qu'elle ne songea même pas au ridicule, qu'elle oublia que ce désespoir faisait la joie de tous ses ennemis, et Dieu sait si elle en avait !

Pour la première fois de sa vie, la riche héritière connut un véritable malheur ; la mort lui paraissait le seul refuge digne d'elle et de sa douleur, d'autres fois elle songeait à aller finir ses jours dans un couvent.

Quant à la marquise, elle avait consigné sa porte à tout le monde.

XXV

— Que va faire mon fils ? pensait le comte, épouser cette fille ? non, cette idée chez lui ne peut être sérieuse ; d'ailleurs, que peut-il espérer ? La misère me le ramènera bientôt ; je lui donne, voyons... deux mois pour être dégoûté de sa maîtresse. deux autres mois pour épuiser toutes ses ressources, un mois en combats d'amour-propre, total cinq mois.

Mademoiselle Henriette est fille de sens, certainement elle saura prendre patience, Max n'est pas perdu pour elle, les difficultés vaincues seront un charme de plus.

Cette dernière idée décida le comte de Tressang.

— Je ne dois point perdre la tête, dit-il, c'est sur moi que repose toute cette affaire. Max s'enfuit, mademoiselle de Chevonneux est au désespoir, la vieille marquise a la tête perdue.

C'est bien de la besogne pour moi.

Et il se transporta, la figure toute soucieuse, chez la marquise de Chevonneux.

Henriette l'accueillit avec bonheur, elle allait donc enfin savoir la vérité.

Le comte ne cacha rien.

Mais, en même temps, il releva toutes les espérances d'Henriette. — Plaignez-le, disait le comte à la jeune fille, mais ne lui retirez pas votre affection, il vous reviendra repentant.

Et Henriette espérait encore.

XXVI

Louise revenait à la vie, avec le bonheur. Après de si cruelles épreuves rennaissait à la santé.

Max avait utilisé les ressources dont il pouvait disposer encore et avait acheté le mobilier nécessaire à un jeune ménage ; aidé de Clodomir dont le cœur s'intéressait à une femme jadis aimée, dont un instant il avait voulu faire la sienne, le vicomte ne tomba point dans des dépenses inutiles.

En peu de jours tout fut prêt et Louise put s'installer dans le nouvel appartement, près de la rue de Fleurus. Max, en attendant son mariage, avait loué un petit cabinet à deux pas.

— Je vais, dit-il à Clodomir, me trouver un emploi qui nous permette de vivre, et aussitôt je me marie.

— Que cela ne t'arrête pas, avait dit Clodomir, tout en faisant les démarches nécessaires pour ton mariage, rien ne t'empêche de chercher ce que tu désires ; puis, remarque bien ceci, à la certitude de ton mariage, la colère de ton père cèdera, hâte-toi donc.

Max suivit ce conseil.

Trois jours après, le comte de Tressang, qui avait déclaré formellement refuser tout consentement à ce mariage, recevait de son fils une première sommation respectueuse.

Au premier mot de cet acte que prononça le notaire, le comte entra dans une fureur insensée.

— Jamais, s'écria-t-il, jamais, je l'empêcherai.

Et comme le notaire lui expliquait que rien au monde ne pouvait empêcher Max, Français et majeur, d'user de son droit, le comte, en grand seigneur qu'il était, menaça l'officier ministériel de le faire jeter dehors.

Mais le notaire expliqua si bien et en si peu de mots, à son noble client, tout le désagrément qui pouvait résulter de cet acte de violence, que le comte, réduit à dévorer sa colère, s'en prit à tous les objets de son cabinet, et réduisit en moins de rien, en morceaux, pour plus de trois mille francs de coûteuses fantaisies, amassées jadis avec amour.

— Et dire, s'écria-t-il après le départ du notaire, qu'il n'y a plus de Bastille, de lettres de cachet ni de Fort-l'Évêque ! Avec quelle facilité j'eusse fait enfermer monsieur mon fils, et fait périr cette fille de rien dans un cul de basse-fausse !

Oh ! la révolution ! la révolution ! qui nous a tout enlevé, tout, tout !

Et le comte, épuisé, se laissa tomber dans son fauteuil.

Une deuxième sommation suivit la première.

Le comte protestait toujours.

Enfin une troisième...

Enfin Max envoya à toutes ses connaissances une lettre de faire part ainsi conçue :

« Monsieur le vicomte Gustave-Adolphe-Maxime de Tressang a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle Louise Blain. »

Max s'était marié à Saint-Étienne-du-Mont, à six heures du matin.

Deux de ses amis d'autrefois lui avaient servis de témoins ; pour ce jour-là Clodomir avait disparu.

Ce jour-là le comte faillit mourir d'une attaque d'apoplexie.

La hardiesse de Max, son mépris du qu'en-dira-t-on, le saurèrent ; son mariage fut un éclat, un scandale, mais le ridicule ne l'atteignait pas.

XXVII

— Ma mère, dit Henriette, le comte est un homme infâme, il nous a joués toutes deux, je veux me venger.

Heureusement la marquise parvint à prouver à sa fille qu'un éclat de plus la perdrait à tout jamais.

— Je n'en veux pas à Max, ma mère ; tout ceci ne fût point arrivé, si le comte nous eût dit ce qu'il en était ; je sentais que Max ne pouvait m'aimer. Qu'y faire maintenant ? Rien, et cependant, ma mère, si j'eusse été sa femme, il eût été heureux, je le crois, il me dominait.

Madame de Cheronceux et sa fille partirent pour l'Allemagne, où la marquise avait une branche de sa famille.

Henriette avait préféré ce voyage au cloître, dont l'idée lui était venue tout d'abord.

XXVIII

Cependant, malgré toute l'économie de Louise, les ressources du jeune ménage s'épuisaient peu à peu.

Max n'avait pas trouvé l'emploi qu'il espérait. Telle est en effet, à notre époque, l'éducation des gens du monde, qu'on leur apprend juste ce qu'il faut pour ne rien savoir qui leur puisse être utile à un moment donné.

Max, dont l'éducation avait été soignée, Max qui, dans la première société du monde, avait passé pour un gentilhomme accompli, pour un homme d'esprit, de fond même, Max qui avait été dans la diplomatie, qui tôt ou tard, avec les influentes connaissances de sa famille, devait être ambassadeur, Max ne pouvait trouver à gagner 1,200 francs par an.

Mettant de côté tout orgueil, humblement, il avait été de porte en porte demander à employer ce qu'il avait de courage et d'intelligence ; mais tout il avait essuyé des refus décourageants.

En attendant mieux, il faisait des écritures pour un avoué.

Mais cette ressource manqua aussi.

Peu à peu on s'était défait de tout dans le pauvre ménage. — D'abord, quelques pièces d'argenterie : quatre couverts que Max avait déposés dans la modeste corbeille de mariage ; puis les bijoux y avaient passé.

Enfin, le reste prit la même route, tout s'en alla peu à peu, pièce à pièce, emportant un soupir, un regret, une larme : les livres, le linge, les vêtements...

Alors Max eut une idée de la misère, non cette misère que l'on rencontre chaque jour, insoucieuse, vivante, qui cherche sa vie au grand jour, le front haut et le rire aux lèvres, acceptant sans souci, étalant au soleil sa nudité et ses ulcères.

Mais, cette misère décente, honteuse, réservée, qui dissimule et se cache, misère en habit noir et en cravate blanche, qui s'assoit pour dix sous, grelotte l'hiver dans une chambre glaciale et nue, mais qui porte des gants, et dissimule encore ; luxu mal plâtré, qui laisse trop souvent s'entr'ouvrir le manteau sous lequel essaye de se cacher le malheureux ! La plus horrible des misères, en un mot, qui meurt de faim en oriant à l'indigestion, toujours pour garder le décorum.

Un jour Max échangea sa dernière pièce de vingt francs.

Quelques jours après le pain manqua à la maison, il n'y avait plus rien à vendre ni à engager ; le propriétaire, qui craignait pour ses termes, ne voulait laisser sortir aucun meuble. Il n'y avait plus rien.

Et il n'y avait pas de pain !

Max sortit à moitié fou, il fut chez Clodomir.

— As-tu de l'argent, mon pauvre ami ? lui dit-il.

— Oui, répondit le jeune homme. Comme toi, jadis, je te dirai puiso... Mais j'ai mieux que cela, j'ai une place pour toi.

— Où cela ? Mon Dieu ! est-ce bien sûr ?

— Oui, c'est sûr, mais cela ne te conviendra pas peut-être.

— Mais, malheureux ! tout me conviendra.

— C'est dans un roulage.

— Et je gagnerai ?

— Quinze cents francs par an.

— Oh ! quel bonheur, et que ne te dois-je pas, mon ami ? Quand y aller ?

— Demain même, tu prendras ton poste, un de mes amis qui a parlé pour toi a tout arrangé, tu seras payé à l'avance.

Max prit l'adresse.

— Je te quitte, mon ami, ma pauvre Louise doit être bien inquiète ; à demain.

Louise fut en effet bien heureuse.

— Quinze cents francs, disait Max, comme c'est peu.

— Mais songe donc, mon ami, quinze cents francs, c'est presque l'opulence, avec ce que je puis gagner. Car je veux me remettre à travailler, je le veux absolument.

— Soit, ma bonne Louise, travaillons tous les deux.

— Nous allons pouvoir commencer à faire des économies pour notre charmante maison, tu sais, sur les bords de la Loire.

XXIX

Depuis cinq mois que Max travaillait, l'aisance et le bonheur étaient rentrés sous son toit.....

Un jour, le comte de Tressang apprit que son fils unique, son héritier, le seul qui portât le noble nom de Tressang, était commis quelque part.

Il sentit s'agiter en lui toutes les fibres de l'orgueil nobiliaire d'abord, de l'amour paternel ensuite.

Et, un matin, le vieux gentilhomme se présenta dans l'appartement de ses enfants.

Tout y avait un air propre, riant, coquet même, malgré la plus grande simplicité.

On était au printemps.

Un joyeux rayon de soleil dansait sur les rideaux, d'une blancheur éclatante.

Il y avait une volière ; trois compagnons que l'on avait donnés au chardonneret chéri.

Des fleurs dans une petite jardinière près de la fenêtre.

Louise chantait.

La porte était ouverte.

Sur le seuil, le comte s'arrêta ébloui, fasciné, contemplant la ravissante figure de Louise, à laquelle le bonheur donnait comme une auréole.

Le remords le saisit.

Son cœur, bronzé par l'ambition et les chagrins, son cœur fut ému et sa voix trembla en demandant si M. Max de Tressang était chez lui.

— Mon mari est à son bureau, dit Louise qui ne connaissait pas le comte.

— Il faudrait, madame, l'envoyer chercher pour une affaire pressante.

— C'est que monsieur son patron est exigeant.

— Son patron, répéta le comte, comme si ce mot lui eût écorché le gosier, son patron ne dira rien ; d'ailleurs il faut qu'il vienne absolument. Veuillez, madame, me donner son adresse, je vais y envoyer de suite.

— C'est bien loin d'ici, monsieur, c'est à la Villette.

— Et il y va tous les jours ?

— Oui, monsieur.

— A pied ?

— Mais oui, monsieur. Et la jeune femme se mit à rire.

Le comte était décidément très-honteux et très-embarrassé.

Louise reprit :

— C'est bien loin, c'est vrai, mais il prétend que l'exercice lui fait du bien et puis, peut-être, au même prix, ne trouverions nous pas un semblable logement.

Le comte descendit, fit chercher un commissionnaire et donna ses ordres, il remonta bien vite, voulant profiter de l'absence de Max. Il s'assit donc près de la jeune femme.

— Et vous êtes heureux, madame ? dit-il.

— Oui, monsieur, nous sommes heureux, répondit Louise simplement. Quand on est jeune, quand on s'aime, qu'on a rien à désirer...

— Comment, madame, rien, rien ?...

— Rien, monsieur.

— Pas même la fortune ? Monsieur de Tressang était riche ce me semble, autrefois.

— Il ne s'en souvient plus, il ne regrette, nous ne regrettons qu'une chose. Le chagrin que notre mariage a pu causer à son père.

Le comte n'osa plus parler, il se fût trahi.

Max arriva.

— Mon fils, dit le comte en lui prenant la main, votre appartement est prêt à l'hôtel, je venais vous chercher. — Pardonnez à votre père, il ne savait pas où retrouver le bonheur.

Il y a dix ans de cela. Max est heureux ! Le vieux comte est presque rajeuni.

Clodomir qui a illustré un autre nom que celui sous lequel on le désigne dans cette histoire, me racontait tout ceci l'an passé ; nous étions sur les bords de la Loire, couchés à l'ombre de vieux saules que baignaient au courant leurs longues branches.

Au-dessus de nous étaient bâties, à mi-côte, une charmante maison, semi-cachée dans un nid de verdure et de fleurs.

Le rêve de Louise et de Max était réalisé.

E. GABORIAU.

“ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.60

Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C^{ie},

Bolton 1880, B. de P., Montréal.

17 rue Ste. Thérèse